

Ce pays-là
Carnets de Dresde, été 2006 (5^e partie)

Stéphane Lépine

Volume 50, Number 2 (280), April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34681ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, S. (2008). Ce pays-là : carnets de Dresde, été 2006 (5^e partie). *Liberté*, 50(2), 32–47.

Ce pays-là

Carnets de Dresde — été 2006 (5^e partie)

Stéphane Lépine

Trente ans de communisme, ça marque aussi les comportements sexuels ! On croirait parfois qu'hommes et femmes portent encore la salopette bleu marine unisexe des ouvriers. Je repense à Juliette, tout droit arrivée de Versailles et qui se demandait, au début de sa nouvelle vie à Montréal, si elle avait un furoncle sur le nez ! Les hommes, disait-elle, ne la regardaient pas ! Elle serait morte d'ennui (ou d'inquiétude) à Dresde. Discrets de nature et pas particulièrement expansifs, hommes et femmes entretiennent un rapport de liberté, d'égalité et de fraternité. L'exact opposé de l'Italie ! Mais cela a aussi pour effet que les femmes allemandes n'ont rien des petites Parisiennes aliénées qui remuent du popotin dans les bureaux pour séduire le patron. Sûres d'elles-mêmes, talons plats, épaules carrées, elles ne revendiquent rien et n'ont nullement besoin de faire des hommes d'elles-mêmes pour prendre leur place dans la société. Elles sont. Un point c'est tout.

Wenn ich an die Unterschiede zwischen der französischen und der deutschen Gesellschaft denke, denke ich sofort an die Vorstellung, an die Bedeutung und die Wichtigkeit der Vorstellung in Frankreich. Seit dem 17en Jahrhundert und der Herrschaft von Louis XIV, ist die französische Gesellschaft ein Theater geworden, wo alle ihren Platz haben und ihn respektieren müssen, wo das Protokoll und die Codes sehr wesentlich sind, wo der Anschein wichtiger als das Sein und die Illusion wichtiger als die Wahrheit ist. Louis XIV hat nicht nur die Gärten von Versailles, sondern auch das ganze Land wie ein Theater begriffen. Die Kunst der Repräsentation hat sich im 17en Jahrhundert wirklich entwickelt.

Der König hatte seinen Platz, den besseren natürlich, und die ganze Vorstellung war nach seinem Platz organisiert worden. Die Maler aus dieser Epoche haben sich auch die Darstellung gemäß der Idee der Perspektive vorgestellt. 350 Jahre später ist Frankreich immer noch eine hierarchische Gesellschaft, wo es fast unmöglich ist, seine Position zu tauschen. Für einen «Amerikaner» wie ich, für einen Einwohner «der neuen Welt», selbst wenn ich Französischsprachiger und sehr Franzose in vielen Hinsichten bin, ist es immer erstaunlich, diese gesellschaftliche Organisation zu bemerken, und interessant zu beobachten. Es scheint mir, dass es total anders in Deutschland (in Ostdeutschland, sollte ich sagen) ist. Vielleicht haben die Jahre des Kommunismus die Mentalitäten verändert, aber die deutsche Gesellschaft erscheint mir demokratischer und ich stelle fest, dass die Menschen offensichtlich «ebenbürtig» sind. Nur eine Illusion? Ich glaube nicht. Die Beziehungen zwischen Leuten scheinen mir auch ehrlicher, entspannter, aufrichtiger und von den ehemaligen Konventionen freier in Deutschland. Niemand wird Sie in einem Geschäft mit einem dröhnenden «Bonjour m'sieurs dames!» wie in Frankreich empfangen, aber meistens sind die Menschen höflicher, aufmerksamer und weniger theatralisch. Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit sind die drei ersten französischen Werte. Im Prinzip. Aber in Wirklichkeit? Tatsächlich? Haben die Franzosen den Kopf des Königs wirklich abgeschnitten?

[Lorsque je pense aux différences entre les sociétés française et allemande, je pense immédiatement à la représentation, au sens et à l'importance de la représentation en France. Depuis le XVII^e siècle et le règne de Louis XIV, la société française est devenue un théâtre où chacun occupe une place déterminée, qu'il se doit de respecter, où le protocole et les codes sont fondamentaux, où le paraître prévaut sur l'être, et l'illusion sur la vérité. Louis XIV a non seulement élaboré les jardins de Versailles, mais également conçu la nation tout entière comme un théâtre. L'art et la théorie de la représentation ont été mis au point au XVII^e siècle. Le roi avait sa place, la meilleure bien sûr, et toute la représentation était organisée en fonction de sa position de choix. Les peintres de cette époque ont également conçu la représentation à

partir de cette notion de perspective. Trois cent cinquante ans plus tard, la France est encore et toujours une société hiérarchisée, où il est quasi impossible d'occuper une autre position que celle qui vous a été destinée. Pour un « Américain » comme moi, pour un habitant du « Nouveau Monde », même si je suis francophone et Français à bien des égards, il est toujours étonnant et intéressant d'observer cette organisation sociale... qui me semble différente en Allemagne (en Allemagne de l'Est, devrais-je dire). Peut-être les années communistes ont-elles modifié les mentalités, mais la société allemande m'apparaît plus démocratique, et je remarque que les gens y sont apparemment davantage « égaux ». Pure illusion ? Je ne crois pas. Les relations entre les gens sont plus sincères, plus détendues, plus vraies et davantage libérées des vieilles conventions. Bien sûr, personne ne vous accueillera en Allemagne avec un tonitruant « Bonjour m'sieurs dames ! » comme cela peut être le cas en France, mais les gens y sont majoritairement plus courtois, attentionnés et infiniment moins théâtraux. Liberté, égalité et fraternité sont les trois premières valeurs françaises. En principe. Mais en réalité ? Les Français ont-ils vraiment coupé la tête du roi ?]

3 juillet 2006. Représentation de *La flûte enchantée* en après-midi au Semperoper. Un adulte accompagné d'un enfant bénéficie d'une réduction de 50 % sur le prix de son billet. Il peut ainsi inviter à l'opéra deux enfants de moins de 16 ans qui seront admis gratuitement. Tous les autres enfants qui l'accompagneront paieront un tarif unique de 5 euros. Nous appelons ça dans notre jargon du « développement de public ». Mais nous, au Québec, nous préférons abolir les options musique dans les écoles et boycotter les activités culturelles. On se demande ensuite comment il se fait que les jeunes ne vont plus au théâtre et que la première cause de non-renouvellement de l'abonnement à l'OSM était jusqu'à tout récemment la mort de l'abonné !

Le Semperoper de Dresde — une ville de la taille de Québec, c'est-à-dire environ 480 000 habitants (mais le nombre diminue d'année en année) — dispose d'un budget annuel de 35 millions

d'euros. Je serais curieux de connaître le budget de l'Opéra de Québec.

Tous les théâtres subventionnés en Saxe sont tenus de présenter au moins une fois chacune des productions mises à l'affiche à un tarif unique de 5 euros. C'est le *Familientag 5 Euro auf allen Plätzen*. Quand donc les compagnies de théâtre québécoises recevront-elles le soutien de l'État nécessaire pour ouvrir ainsi leurs portes à tous ?

Bernard Uzan, Renaud Doucet et Jacques Leblanc ne détiennent pas le monopole de la connerie dans le domaine de la mise en scène d'opéra. Il y a des crétins partout, même au Semperoper. David Mochtar-Samorai pourra se vanter d'avoir rendu *Les noces de Figaro* emmerdantes, ce qui relève tout de même de l'exploit.

J'habite chez les Graf von Keyserlingk, Alfred und seine Frau Bettina. Aussi, « par association libre », je relis *Maisons du soir* d'Eduard von Keyserling (sans k à la fin) et tombe sur cette phrase (je lis la traduction française de Jacqueline Chambon) : « Elle racontait l'histoire d'un jeune homme à Dresde, dont l'être tout entier était déterminé par la douleur et qui cherchait une femme qui ne lui apporte pas la gaieté mais la souffrance, une souffrance cependant adoucie et radieuse, pour ainsi dire consolée. »

On ne refait pas sa vie. Il n'y a pas de « recommencement » possible. On ne revient pas « par les villages » dont on a été chassé — Peter Handke a écrit des fables admirables là-dessus. Comme l'escargot, on traîne toujours sa maison avec soi. Mais, comme le dit si bien Samuel Beckett, « on change de merde. Et si toutes les merdes se ressemblent, ce qui n'est pas vrai, ça ne fait rien, ça fait du bien de changer de merde, d'aller dans une merde un peu plus loin, de temps en temps. » Je suis venu en Allemagne au moment où une hache s'est abattue dans ma vie et où je ne savais plus où « me mettre ». Et je suis venu dans une région dévastée, occupée, ruinée. Vais-je faire comme les Dresdois et reconstruire ma vi(II)e à l'identique ? Entre les traces de l'Histoire et l'espoir d'une

restauration, qu'y a-t-il? N'y a-t-il plus un seul homme? demande la femme sans nom dans le roman *Malina* d'Ingeborg Bachmann. N'y a-t-il plus une seule place au monde qui échappe à la barbarie? Le pays idéal n'existe pas, bien sûr, tout comme la page blanche est un pur fantasme. Mais Beckett ne serait pas devenu Beckett sans le passage par une autre langue. Et Gombrowicz ne serait pas devenu Gombrowicz sans son voyage sans retour en Argentine.

Est-ce qu'il y a un mot pour désigner le contraire d'un touriste? J'ai consulté *Le Grand Robert* et n'ai rien trouvé. Mais quel nom donner alors à celui qui ne voyage pas, qui ne « visite » pas, qui se contente tout simplement de vivre ailleurs. Je passe quatre mois à Dresde cette année. Tu es allé à Prague et à Cracovie? Non. Mais c'est à côté? Je sais. Tu as participé à la Elbhangfest? Non. Alors tu vas certainement à Berlin tous les week-ends? Non, pas tous les week-ends. Mais l'expo sur la mélancolie? Pas vue! La liste des réponses décevantes pour mes interlocuteurs pourrait ainsi s'allonger, infinie. Certains arpentent la planète et cochent la liste des destinations qu'ils se doivent de voir avant de mourir; moi, j'ai passé mes étés à Saint-Donat durant plus de dix ans, je retourne chaque hiver dans un petit village de la côte ouest du Mexique sans me donner la peine d'aller même une seule fois dans la métropole touristique la plus proche et je passe dix-sept semaines à Dresde en me contentant, comme Léon-Paul Fargue, de me faire piéton. C'est la même chose à Montréal : je ne suis jamais allé à l'Oratoire, au Jardin botanique, au musée Pointe-à-Callière. Je ne suis jamais allé plus à l'ouest que Toronto et plus à l'est que Québec. Je suis allé plus souvent à Dresde qu'à Longueuil. Je suis un homme immobile. Et le contraire d'un touriste.

Je dépense mon argent comme je me dépense : sans ménager et sans me ménager.

J'étais aujourd'hui dans le *Straßenbahn*, ligne 6, direction Loschwitz, lorsque j'ai entendu deux jeunes gens parler « québécois », cette prétendue langue de mon prétendu pays d'origine. Un bref instant,

j'ai eu envie de leur adresser la parole. Après tout, je croisais des Québécois pour la première fois depuis quatre mois. Mais lorsque je me suis rendu compte que la jeune fille était une autre représentante de cette espèce en voie d'expansion qui répète « genre » tous les trois mots, je me suis replongé dans *Die Zeit*. Les deux jeunes passagers, qui avaient tous les signes distinctifs des enfants de bonne famille à qui les parents offrent un voyage en Europe avant d'entreprendre leurs études à l'université, avaient en tout cas l'air bien contents et bien fiers de ne pas parler un mot d'allemand et de pouvoir ainsi proférer tout un tas de petites remarques fielleuses sans être compris de leur destinataire, un vieil homme pauvre et édenté qui avait eu le malheur de leur demander un renseignement. Sans s'en rendre compte, ces deux passagers m'ont, de façon violente et brutale, renvoyé à ce Québec que j'étais parvenu à chasser momentanément de mon esprit. Ils sont descendus, genre, Schillerplatz, genre, et le dernier mot, genre, que j'ai entendu sortir de leur bouche a été bien sûr : « genre ».

Il n'y a de création qui vaille sans rupture. Les artistes véritables sont ceux qui vont « dans le sens opposé » (Thomas Bernhard), qui « poursuivent leur destin à l'inverse du monde » (Jean Genet). Les seuls écrivains qui m'importent et me sont essentiels (Bachmann, Beckett, Bernhard, Celan, Genet, Koltès, Major, Müller, Proust, Gombrowicz) ont rompu, ont tourné le dos à leur société, sont allés « de l'autre côté », ont opté pour une autre langue. Les seuls artistes véritables s'emploient à se faire haïr. Voilà pourquoi il me semble que le théâtre est incompatible avec l'art. Tous ces gens de théâtre au narcissisme flamboyant ne cherchent en réalité qu'une chose : être aimés. Voilà aussi pourquoi l'institution littéraire québécoise est à ce point désespérante. Les véritables résistants sont rejetés ou, pire encore, ignorés. Au Québec règne par-dessus tout la crainte de faire de la peine à maman, à la « grosse femme d'à côté » qui est enceinte et ne supporte pas les contrariétés. Comme Serge dans *Bonjour, là, bonjour* de Michel Tremblay — l'une des métaphores les plus désespérément justes écrites sur le Québec —, nous souhaitons passer à l'acte et n'y

parvenons pas. Serge (à moins qu'il ne faille lire : sers-je) n'affronte pas la Loi, il la contourne, la détourne, essaie de « se faire chum avec ». Il n'effectue pas sa sortie, il ne dénoue pas l'impasse, il la renoue, la recrée. Plutôt que d'assouvir son désir sexuel pour sa sœur et ainsi rompre avec l'ordre social et familial, il respecte cet ordre, réinstalle le familial et le familial. Quand il s'unit « convenablement » à sa sœur Nicole, ses autres sœurs deviennent ses belles-sœurs, figures emblématiques de l'aliénation dans l'œuvre de Tremblay. Alors que l'accomplissement du désir sexuel se paie de la perte des parents, alors que le rêve d'un (af)franchissement imaginaire se réalise grâce à l'abandon à l'Autre, on assiste ici à une recreation perverse du même. Serge adopte son père, devient le père de son père et, avec la bénédiction de ce dernier, vit convenablement et bourgeoisement sa liaison incestueuse. Rarement l'échec d'un personnage à échapper à la Loi du Père aura-t-il été aussi révélateur de la difficulté à ébranler l'ordre symbolique. Ce désir et cette difficulté fondent, on le sait, toute l'œuvre de Genet. Mais, contrairement à tous les grands personnages genetiens, qui réussissent à maintenir une position révolutionnaire, le Serge québécois honore son père et sa mère, les modèles traditionnels et la morale bourgeoise. En recherchant comme il le souhaite la bénédiction du Père, non seulement favorise-t-il lui-même une récupération de sa marginalité, mais il obéit aux lois de la filiation, rate sa sortie et réintègre par le fait même l'ordre familial et social. Si *Bonjour, là, bonjour* démontre qu'une petite fiction familiale peut rendre compte du caractère intenable de la position révolutionnaire, la pièce en dit également très long sur le Québec, sur le désir d'autonomie de cette société, qui s'accompagne d'une volonté contradictoire de ne surtout pas se constituer hors-la-loi.

« Les livres dont on n'a pas honte quand on les publie ne sont pas de vrais livres. Des livres où on s'est livré. Des livres où l'on s'expose. Je n'ai pas dit *s'exhibe*. S'expose à tout, surtout au pire. À se faire haïr. Prendre en haine, même par ses proches, et son prochain. Pris sur le fait, en flagrant délit de contemplation de ses propres plaies dans le miroir des mots où l'on se mire, rougissant

de honte devant chaque métaphore, chaque figure qui rouvre ses plus intimes blessures sur leur sens caché, le plus douloureux, sans qu'on puisse jamais les refermer dans un silence tout en pudeur. Prendre la parole a quelque chose de honteux et chaque mot qu'on prononce recèle sous son sens strict ce poids de honte qui nous courbe sur lui dès qu'on l'écrit, penché sur le papier blanc que sa présence noircit, entache, comme elle fait monter le sang à la tête et le rouge aux joues, les larmes à l'œil, parfois, quand on ne résiste pas à noyer sa honte dans plus de honte encore, qu'entraînent les larmoiements. »

Pierre Ouellet, *La vie de mémoire*.

13 août. Lettre aux amis. Très chers, ça y est, c'est décidé, je reste ici. Il est 20 h 30. Le ciel est couvert et dramatique, comme dans les tableaux de Canaletto. Mais un soleil rouge vif perce les nuages et enveloppe toute la vallée de l'Elbe d'une lumière comme je n'en ai jamais vu jusqu'à ce jour. C'est tout simplement magnifique. Les cloches de l'église d'en face, au toit d'ardoises rouges typiquement allemand, sonnent le quart d'heure. Des pneumatiques descendent l'Elbe en direction de Torgau, sans doute. Avec toute la pluie tombée depuis deux semaines, tout a reverdi. Il fait bon et frais. Et quand je pense que dans deux semaines je serai rentré au Québec, cela me donne envie de me pendre haut et court à l'armature d'acier du *Schwebbahn* (le téléphérique de Loschwitz).

Fin juillet/début août, j'ai eu, comme on dit, un petit « coup de barre ». J'avais travaillé comme une bête pour réussir le *Zentrale Mittelstufenprüfung*, puis on me répétait sur tous les tons (les *Wessi* me répétaient, devrais-je dire) : « Mais pourquoi revenir sans cesse à Dresde ! L'Allemagne est un grand pays. Et puis tu as atteint le niveau supérieur des cours offerts par le Goethe-Institut de cette ville. Que peux-tu y faire de plus ? » En vraie Balance que je suis, dépourvu de tout esprit de décision, je me suis mis à douter. Et puis le week-end qui vient de s'achever a tout changé. Il m'a pour ainsi dire rappelé pourquoi je reviens sans cesse ici. En plus de me rendre hier soir dans la *Frauenkirche wieder aufgebaut* pour un concert (où la coquine d'Hélène Grimaud

a continué d'affiner sa réputation de nouvelle Martha Argerich et a annulé sa présence — elle a été remplacée par l'extraordinaire jeune pianiste Martin Stadtfeld), j'ai commencé au cours des derniers jours à faire mes adieux (je l'espère provisoires) à tous les gens que je connais ici et avec qui j'ai développé des amitiés. De repas en repas, toujours en allemand bien sûr, de fraternités en fraternités, j'ai compris qu'en partie à mon insu, je me suis bâti une nouvelle vie ici et que je ne suis pas un voyageur, que je ne veux pas visiter l'Allemagne. Je veux y vivre, ce qui n'est pas du tout la même chose. Je me rends compte, en ce dimanche soir idyllique, qu'il y a maintenant une grande part de moi ici. À Montréal, comme je le dis souvent, reprenant les mots de Reger dans *Maîtres anciens*, « je me suis réfugié dans l'art, hors du monde détesté ». À l'exemple d'André Major — il en parle dans son *Sourire d'Anton* —, j'essaie autant que possible de rester insensible à la médiocrité abyssale qui prévaut partout au Québec, de me protéger contre l'hostilité à l'esprit, à la pensée et à la culture qui règne maintenant dans ce pays qui n'en est pas un. Mais ce n'est pas une vie. N'y a-t-il donc d'autre issue que de faire comme Jacques Brault et d'aller s'enfermer à Cowansville, de lire Saint-Simon en écoutant Scarlatti interprété par Christian Zacharias? Pour survivre au Québec, il faut s'exiler de l'intérieur (comme Jacques Brault, Réjean Ducharme et tant d'autres qui vivent au Québec sans y vivre vraiment), jouer le jeu du pouvoir et de la médiocrité, ou alors partir réellement. Je me rends compte, ou plutôt il faut bien me rendre à l'évidence, que je ne vis pas au Québec. J'y vis enfermé dans mon appartement, où j'écris, et n'en sors que pour aller au concert ou au marché Atwater... Et je pars maintenant de plus en plus longtemps (six mois cette année) pour ne pas mourir, tué par la lecture de *La Presse* et du *Devoir*, par la fourberie et la connerie monumentales de Sylvain Lafrance et de Guy A. Lepage, qui sont maintenant les garants de la culture québécoise, cette immense « maternelle », comme le dit encore si bien mon cher André Major. Non, il n'y a pas de place pour moi dans cette société, à moins d'accepter d'y faire du bénévolat auprès de quelques résistants réduits à la mendicité. Et puis...

tant qu'à m'exiler, je préfère encore que ce soit réellement plutôt que symboliquement !

Cet avant-dernier week-end à Dresde a donc été mortellement touchant et a culminé cet après-midi par un des moments les plus beaux, les plus émouvants, les plus significatifs aussi, de ma courte vie en Saxe. Ma première professeure à l'Institut de Dresde, ma chère Elke Lange, et son mari Dieter, que j'avais invités à la maison plus tôt en juillet, m'avaient donné rendez-vous chez eux à 15 h. Après un brunch chez mon amie Ulrike Thoß, pour célébrer son anniversaire, je me rends donc chez Elke, qui me dit que nous ne mangerons pas sur leur terrasse, mais qu'ils m'emmènent « quelque part ». Après une glace et un café, nous partons... et je me retrouve 15 ou 20 minutes plus tard à Pirna, une petite ville moyenâgeuse, bâtie au bord de l'Elbe, et où Elke et Dieter ont grandi. Je crois bien n'avoir jamais rien vu de plus beau dans toute l'Allemagne de l'Est : une petite ville d'une beauté à pleurer. Pas un touriste étranger. Seulement quelques Allemands de l'Ouest. Une ville qui n'a pas été bombardée durant la Deuxième Guerre, mais qui a beaucoup souffert des inondations de 2002. Aujourd'hui presque entièrement reconstruite et restaurée (il reste toutefois bien du travail à faire, et quelques « dents cariées » s'imposent encore comme traces d'un tragique passé récent), Pirna est de ces villes, comme Sienne ou Zwickau en Thuringe, la ville natale de Robert Schumann, où on a l'impression de vivre totalement dans le présent (il ne s'agit en aucun cas d'une ville musée), mais de circuler en même temps dans 800 ans d'histoire.

Et l'église St. Marien zu Pirna est, je crois, la plus belle église du monde ! Plus « luxueuse » que les églises luthériennes traditionnelles, marquées par ce rigorisme que j'aime tant, plus sobre que la Frauenkirche, qui, il faut bien le dire, malgré toute sa splendeur, a un peu l'air d'un gâteau de noces, la Marienkirche de Pirna, avec ses bancs de bois, y compris sur les côtés comme dans certaines cathédrales de Londres (j'ai d'ailleurs pensé à Händel et à la joie

d'entendre un *Messie* dans cette église), est non seulement grandiose, mais aussi, ce qui a contribué à mon émoi, proprement allemande. Sans la fausseté qu'on retrouve ailleurs. Sans le fla-fla italien ou français. (Si je n'étais pas le pire mécréant de la terre, je dirais que je suis profondément luthérien ! J'en suis même une véritable caricature, y compris dans la passion démesurée que j'éprouve pour la musique de Bach. Je déteste l'hypocrisie française, je me sens mal à l'aise devant la légèreté italienne. J'aime que la responsabilité, terme qui a tant d'importance ici, revienne à l'homme et seulement à lui. J'aime le sens éthique rattaché au luthéranisme.) Et nous avons poursuivi notre visite de cette petite ville pour finir par nous attabler à une terrasse, face au *Rathaus* [l'hôtel de ville], en compagnie de bons Allemands rougeauds et sympathiques qui, tous, buvaient leur grosse bière. Jamais *Rindbraten* [l'équivalent de notre *roast-beef*], *Knödel* et chou rouge braisé ne furent meilleurs. Pendant ces quelques heures passées à Pirna, j'ai compris soudain que j'étais ici chez moi, dans cette vieille Allemagne luthérienne, dans cette Saxe de Bach et de Händel, de Goethe et de Schiller, de Müller et de Christa Wolf, de Cranach l'ancien et de Gerhard Richter (le moderne), de Mendelssohn et de Schumann, d'Alexander Keuk et d'Ingo Schulze, sur cette terre où les mots *responsabilité* et *culpabilité* sont sur toutes les lèvres et où, pour reprendre le titre du film de Tarkovski, le rouleau compresseur ne parvient pas à écraser le violon.

Il ne s'agit pas bien sûr de mythifier ce coin de pays, où le chômage atteint près de 20 %, où se tenait la fin de semaine dernière un « congrès » néonazi réunissant 4 000 jeunes, où il y a là aussi des crétins institutionnalisés qui répandent leurs insanités. Sauf qu'ici, il y a autre chose que des crétins ! Et dans le *Berliner Illustrierte Zeitung* de jeudi dernier, je lisais un entretien de DEUX PAGES (plus grandes encore que celles de nos journaux) entre Angela Merkel et le comédien et metteur en scène Klaus Maria Brandauer sur l'œuvre et l'importance historique de Bertolt Brecht, cela à l'occasion du 50^e anniversaire de sa mort, survenue le 14 août 1956. Quand donc lira-t-on dans *Le Devoir*, ce « journal indépendant », un entretien de deux pages entre Jean Charest et

Guy Nadon sur l'œuvre de Louis Fréchette ? Ou, plus drôle encore, entre Line Beauchamp et Denys Bouliane sur la musique du compositeur Claude Vivier ? JAMAIS. On peut essayer de se battre. Je l'ai fait durant quinze ans à Radio-Canada, et on voit où cela m'a mené ! Mais je suis maintenant persuadé que la guerre est finie et qu'on l'a perdue. Les étudiants de cégep vont continuer à répéter « genre », « ça l'aide », « fa que » et « mainque » tous les trois mots, encouragés par les professeurs de français ; Lysiane Gagnon, Alain Dubuc et André Pratte vont continuer à répandre leur discours néolibéral triomphant, Serge Chapleau à s'enorgueillir du fait qu'il a supplanté *Les Beaux Dimanches*, et nos humoristes à nous faire mourir... de rire.

Avant de mourir, je préfère partir. Évidemment, vous aurez compris que je vais rentrer à Montréal, comme prévu, le samedi 26 août, que je recommencerai à travailler comme un ouvrier d'usine au Japon, à écrire des textes alimentaires, à tenter de donner la parole à des écrivains devant une poignée de spectateurs, à travailler au théâtre avec le seul désir de faire entendre une parole qui inscrive « des signes noirs sur la blancheur du monde », à lire Heiner Müller et Régine Robin, Christa Wolf et Ingeborg Bachmann, et à aller au concert quatre fois la semaine, car c'est le seul lieu au Québec où un peu des valeurs qui sont les miennes sont respectées. Mais, je le répète, c'est là aussi une forme d'exil. Alors qu'ici, en Allemagne de l'Est — et à Dresde, plus précisément —, il y a des journaux, il y a une Chaîne culturelle pour chacun des *Länder* allemands, il y a ARTE, il y a une vie musicale digne de Paris, il y a un théâtre qui jouera les deux *Faust* cet automne, sans parler du reste de la programmation, il y a un opéra qui donne 200 représentations par an, il y a des concerts partout, tous les jours, et puis, même s'il peut sembler parfois y avoir « incompatibilité de caractère » entre les Dresdois et le cinéma, on peut y voir *Drawing Restraint 9* de Matthew Barney et Björk, mais aussi — car vous me reprocherez bien sûr de ne penser qu'à la culture — il y a des moyens de transport dignes de ce nom et on n'attend pas l'autobus 20 minutes, il y a des pistes cyclables, les universités allemandes sont parmi les plus réputées

au monde, les routes parmi les plus belles d'Europe, le service de santé est impeccable (j'en ai la preuve, moi qui suis complètement rétabli de ma paralysie de Bell), les trains partent à l'heure, il y a des bains publics intérieurs et extérieurs partout dans la ville et, je reviens à la culture, il y a des programmes de musique et de culture obligatoires dans toutes les écoles, des abonnements annuels aux musées pour 20 euros, et puis, en plus, les gens, imprégnés par le communisme, n'ont pas oublié le sens du mot *civisme*.

On me dira que j'ai de la chance, un point c'est tout, et que le hasard fait que je rencontre toujours les bonnes personnes. Peut-être bien.

Pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres encore que je ne m'explique pas moi-même, c'est ici que je voudrais vivre. Cela ne se fera peut-être pas. Ne se fera sans doute pas. Sans doute pourrai-je à Montréal. Mais, avant que l'amertume fasse de moi un Réger complètement désenchanté, je vais remuer mers et mondes pour vivre le plus souvent et le plus longtemps possible hors de ce Québec qui nous tue (la formule est connue).

Je m'arrête ici. Cela fait bientôt deux heures que je me fais du mal à peser les deux réalités dans la balance. Il est clair pour tout le monde que le Québec ne fait plus le poids et que ce bled perdu du tiers-monde est un enfer climatisé. Mais bon, puisqu'il le faut — du moins pour l'instant —, je rentrerai donc à Montréal fin août et je m'enfermerai chez moi, en espérant trouver les moyens de revenir à nouveau dans la civilisation. Heureusement, vous serez là durant ces longs mois d'attente.

« Mais je ne partirai probablement jamais, sans doute parce que j'ai fini par comprendre que le sentiment d'exil tient moins au lieu où il nous a été donné de vivre qu'à l'existence elle-même, qu'au manque inhérent à l'existence.

[...] L'œuvre de Simenon fourmille de personnages
qui fuient leur milieu pour se réfugier dans un autre
où ils espèrent vivre autrement.
Ils finissent toujours mal.
Tout comme le vieux Tolstoï ne survit pas à sa fugue.
Fuir n'est pas guérir,
mais traîner avec soi la défroque de ses origines.»
André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*

« *Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pays.* »
Jacques Brault, *Agonie*

Je ne serai jamais en mesure de faire de l'allemand ma langue maternelle. J'y demeurerai toujours autre, étranger. Voilà l'intérêt. Je dis « *guten Tag* » et on reconnaît tout de suite mon accent. Je suis immédiatement perçu comme n'appartenant pas à la race, comme venant d'ailleurs. Mais, en même temps, *ich kann nicht mehr aufhören, Deutsch zu lernen*, me plais-je à répéter. *Ich habe mein eigenes Gefängnis gebaut!* En effet, on entre dans une langue comme on entre en prison. À la différence qu'on y entre avec enthousiasme et ravissement. Mais très vite prend-on conscience (et brutalement) du caractère carcéral de cette entreprise. Apprendre une autre langue relève de l'utopie. On ne se désencombre jamais de soi et on ne pense jamais comme un autre. Mais pourtant on ne parvient à parler sa langue d'origine qu'au risque de ce passage dissolvant dans une autre langue. Nous ne sommes qu'au prix de ce vertige.

« *Wer hat Dich geplant, gewollt / Dich bestellt und abgeholt / Wer hat sein Herz an Dich verloren / Warum bist Du geboren / Wer hat Dich geboren / Wer hat sich nach Dir gesehnt / Wer hat Dich an sich gelehnt / Dich wie Du bist akzeptiert / Daß Du Dein Heimweh verlierst / Daß Du Dein Heimweh verlierst // Dreh Dich um, dreh Dich um / Dreh Dein Kreuz in den Sturm / Wirst Dich versöhnen, wirst gewähren / Selbstbefreien für den Weg zum Meer // Wer ersetzt Dir Dein Programm / Nur wer fallen auch fliegen kann / Wer hilft Dir, daß Du trauern lernst / Du Dich nicht von Dir entfernst / Du Dich*

*nicht von Dir entfernst // Dreh Dich um, dreh Dich um / Vergiß
Deine Schuld, Dein Vakuum / Wende den Wind, bis er Dich
bringt / Weit zum Meer, Du weißt wohin / Dreh Dich um, dreh
Dich um / Dreh Dein Kreuz in den Sturm / Geh gelöst, versöhnt,
bestärkt / Selbstbefreit den Weg zum Meer / Selbstbefreit den
Weg zum Meer / Selbstbefreit auf dem Weg zum Meer.»*

Herbert Grönemeyer

*Das Lied hat eine besondere Resonanz in meiner persönlichen
Geschichte gefunden. In der Halbzeit deines Lebens, wenn deine
Illusionen geschwunden sind, wenn deine Freunde — «diese
Freunde, die der Wind forträgt» — verschwunden sind, wenn die
Werte, an die du geglaubt hast, verhöhnt worden sind, suchst du
tatsächlich einen Weg, dich selbst zu freien, einen Weg zum Meer.
Aber wenn du in einer Richtung seit immer gehst, ist es schwer,
sich umzudrehen. Wenn du dein Leben auf einigen Fundamenten
gebaut hast, ist es schwer eine neue Architektur zu erarbeiten.
Ich glaube, dass mir die Gefühle und Gedanken dieses Mannes,
der wahrscheinlich auf die Vierzig zugeht, ganz nah sind. In der
Geschichte aller Männer gibt es eine Wende, jenseits dieser ist
ihr Ticket nicht mehr gültig. Die Heimkehr ist nicht mehr möglich,
aber der Horizont ist verstopft. Man träumt in diesem Fall vom
Meer und vom Wiederanfang, von einer neuen Sprache. Dresden
ist mein Meer. Der Ausländer, wie die Schnecke, trägt sein Haus
überall wohin er geht. Es ist unmöglich sein Leben noch einmal
von vorn wiederanzufangen. Ich weiß, dass man seine Vergan-
genheit immer mit sich selbst zieht. Dennoch ist Deutschland für
mich eine weiße Seite, auf der ich neue Zeichen schreiben kann,
ein neues Heft, in dem ich wiederanfangen kann zu schreiben,
eine neue Sprache, die ich nicht meistere und die ich wie ein Kind
noch einmal lernen muss, ein Meer, wo ich die Scherben meines
ehemaligen Lebens ertränken kann. Das Ufer ist das Ende einer
Welt, aber auch der Ort, wo die Entdecker auf der Suche nach einer
neuen Welt ankommen. Verlorenes Ufer, wie im Stück von Heiner
Müller, oder unberührtes Ufer, wo die Spuren selten sind. Deutsch-
land, dieses verlorene Ufer, voll gestopft mit den Spuren seiner
Geschichte, ist merkwürdigerweise ein Territorium — gleichzeitig*

real und imaginär —, wo ich die Illusion eines neuen Lebens aufrechterhalten kann. Denn es ist eine Illusion. Ich weiß. Aber der Mensch lebt von Illusionen. Décrocher, ce n'est pas facile. Et on revient parfois comme on est parti.

[La chanson d'Herbert Grönemeyer trouve un écho particulier dans mon histoire personnelle. À la mi-temps de ta vie, lorsque tes illusions se sont évanouies, quand tes amis — « ces amis que vent emporte » — ont disparu, quand les valeurs auxquelles tu as cru sont bafouées, tu cherches, il est vrai, un chemin pour te libérer, une voie vers la mer. Mais lorsque, depuis toujours, tu vas dans une direction, il est difficile de te retourner, d'emprunter une autre voie. Lorsque tu as bâti ta vie sur certaines fondations, il est difficile de concevoir une nouvelle architecture. Les sentiments et les pensées de cet homme, qui visiblement aborde la quarantaine, me sont très proches. Dans l'histoire de tout homme se trouve un tournant, au-delà duquel son ticket n'est plus valable. Le retour n'est plus possible, mais l'horizon est bouché. On rêve alors de mer et de recommencement. D'une autre langue. Dresde est ma mer. L'étranger, tel l'escargot, traîne sa maison avec lui partout où il va. Il est impossible de recommencer sa vie. Je sais bien que l'on traîne son passé avec soi. Pourtant l'Allemagne est pour moi une page blanche, sur laquelle il m'est possible d'inscrire de nouveaux signes, un cahier neuf, dans lequel je peux recommencer à écrire, une langue nouvelle, que je ne maîtrise pas et que je dois réapprendre, tel un enfant. Une mer où je peux engloutir les débris de ma vie passée. Le rivage est la fin d'un monde, mais aussi le lieu où débarquent les explorateurs à la recherche d'un nouveau monde. *Rivage à l'abandon*, comme dans la pièce de Heiner Müller, ou rivage encore vierge où les traces sont rares. Étrangement l'Allemagne, ce rivage à l'abandon, couvert des traces de son histoire, est pour moi un territoire — à la fois réel et imaginaire — où peut persister l'illusion d'une vie nouvelle. Il s'agit bien d'une illusion. Je le sais. Mais l'homme vit d'illusions. Décrocher, ce n'est pas facile. Et on revient parfois comme on est parti.]